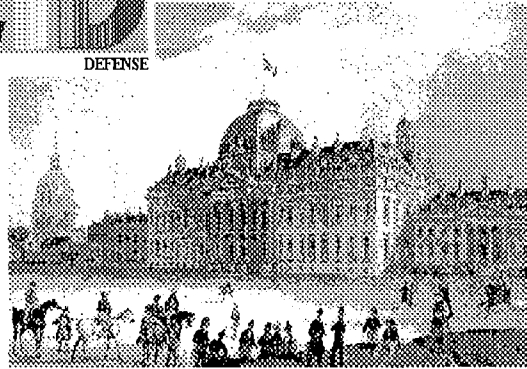


1998. 103.

COLLEGE INTERARMEES
DE DEFENSE



MEMOIRE DE STRATEGIE

TEMPS ET STRATEGIE

Capitaine de Frégate Jean-Frédéric PLOBNER
Collège Interarmées de Défense
Division C - groupe C3
26 mars 1998

Résumé

On constate trop souvent un refus général et instinctif d'accorder au temps l'importance qu'il mérite. Pourtant le temps répond à une multitude de réalités différentes. Il est une donnée essentielle de la réflexion et de l'action. Immérgé dans le temps, habitué à ce terme, il est nécessaire de mieux l'appréhender, d'en examiner les différentes facettes et d'en prendre la juste mesure. Le stratège doit notamment s'efforcer d'acquérir une meilleure compréhension et une connaissance approfondie du temps, de son temps propre, mais surtout de celui de « l'Autre », en particulier de l'adversaire. Dans le domaine de la réflexion, le stratège s'inspire également des principes du passé pour les conjuguer avec une vision prospective de l'avenir. Cette démarche le conduit à une meilleure maîtrise de ses plans et options stratégiques.

Dans le domaine de l'action, les principes de la guerre que sont l'incertitude, la foudroyance et la surprise nous enseignent que forcer le temps est une forme de violence. Le stratège doit en conséquence s'appliquer à imposer le rythme des opérations et des combats. L'arme aérienne se révèle alors capable d'assurer une véritable conquête de l'instant, de brusquer le cours du temps pour désorienter l'adversaire et abattre sa volonté.

PLAN

1.- Le stratège face au temps.

- 1.1.- La multitude du temps.
- 1.2.- L'horizon temporel.
- 1.3.- Le temps est « l'affaire » du stratège.

2.- Le stratège et la maîtrise du temps.

- 2.1.- La compréhension du temps.
- 2.2.- Le présent conçu comme un « *pont jeté entre le passé et le futur* ».
- 2.3.- La conjugaison des principes et de la prospective.

3.- Le temps et la violence.

- 3.1.- Le temps, élément de sécurité.
- 3.2.- Incertitude, foudroyance et surprise.
- 3.3.- L'arme aérienne et la conquête du temps.

« *Le temps est le grand art de l'homme.* »¹

Cette simple affirmation de Napoléon qui demeure sans doute l'un des plus grands stratèges militaires, pourrait suffire à justifier que l'on s'intéresse de près aux rapports qu'entretiennent le temps et la stratégie. L'exercice semble de prime abord pour le moins présomptueux, car les difficultés sémantiques sont clairement perceptibles. Il est complexe de définir le terme de *stratégie*... concept évolutif au cours de l'histoire, dans sa nature et dans son champ d'application. De fait, la présente étude couvre à la fois les domaines de la *stratégie générale* et de la *stratégie opérationnelle*. Néanmoins, puisqu'il s'agit de l'homme dans sa relation au temps, il est possible d'adopter le regard du *stratège* (celui qui agit) ou du *stratégiste* (celui qui pense). « *Le premier ne fait appel qu'au raisonnement (...) il a la durée pour lui ; le deuxième est obligé d'agir dans l'instant...* »² Le temps est aussi une notion difficile à définir, voire une énigme. Il serait en conséquence illusoire d'aborder le sujet avec le souci de l'exhaustivité. Il est sans doute raisonnable de se limiter à quelques considérations, dont l'intérêt sera de sensibiliser le futur stratège (ou stratégiste).

Le temps répond à une multitude de réalités différentes. Il est une donnée essentielle de la réflexion et de l'action. L'individu, immergé dans le temps et habitué à ce terme, doit s'efforcer de mieux l'appréhender, d'en examiner les différentes facettes et d'en prendre la juste mesure. Le stratège doit notamment acquérir une meilleure compréhension et une connaissance approfondie du temps, de son temps propre, mais surtout de celui de « l'Autre », en particulier de l'adversaire. Dans le domaine de la réflexion, le stratège s'inspire également des principes du passé pour les conjuguer avec une vision prospective de l'avenir. Cette démarche le conduit à une meilleure maîtrise de ses plans et options stratégiques.

Dans le domaine de l'action, les principes de la guerre que sont l'incertitude, la foudroyance et la surprise nous enseignent que forcer le temps est une forme de violence. Le stratège doit en conséquence s'appliquer à imposer le rythme des opérations et des combats.

« *L'univers stratégique est celui des combinaisons de la Force, du Temps et de l'Espace, sous-tendues par l'imagination, la volonté...* »³ Quelques éléments de réflexion sur le temps et la stratégie permettront de clarifier et d'enrichir ce vaste champ combinatoire, car un refus général et instinctif d'accorder au temps l'importance qu'il mérite est trop souvent constaté.

1.- Le stratège face au temps.

1.1.- La multitude du temps.

La première contradiction à laquelle se heurte inévitablement toute tentative pour comprendre ce qu'est le temps, repose sur le constat suivant : malgré une pratique familière, l'homme se révèle apparemment incapable de le définir. Le temps, si intimement lié à son expérience, représente pour lui un mystère. Qu'est ce que le temps ? Peut-on en établir un concept unitaire et général ?

¹ Napoléon, Lettres au roi de Naples, 1er mars 1807.

² Hervé Coutau-Bégarie, Introduction à la stratégie, Stratégie générale - 1er fascicule, p27.

³ VAE Guy Laboucrie, Stratégie, réflexions et variations, Addim.

La réflexion sur le temps est au coeur de l'interrogation philosophique : « *La méditation sur le temps est la véritable épreuve du philosophe.* »⁴ Plusieurs notions du temps semblent coexister, mais on ressent confusément qu'à un temps subjectif (*tempus*) s'oppose un temps objectif (*chronos*). Le temps apparaît d'une part comme étant objectif et naturel. Inscrit dans le mouvement du système solaire, il est observable et mesurable. Mais s'il existe un temps universel (dont les montres et les horloges rendent compte), l'appréhension du temps dépend d'autre part de la subjectivité de chacun. Le temps, dont la première et fondamentale expérience est la durée, est vécu subjectivement par le sujet, sous la forme par exemple de l'ennui, de l'attente ou de l'espoir. Le temps est alors le temps de l'individu, le temps d'une conscience qui l'appréhende et le compose.

Le progrès a modifié le traitement et la perception que nous avons du temps. Le temps « moderne » est profondément différent de celui qu'ont vécu nos ancêtres. Beaucoup de progrès techniques ont « gommé » le temps que nécessitaient certains actes : les moyens de transmission modernes qui évitent le délai d'un courrier ou la nécessité d'une visite, les systèmes d'information et de commandement... D'une certaine façon, il est aujourd'hui possible d'en faire un usage plus efficace.

Parmi les acceptions les plus courantes, constitutives de toute démarche stratégique, il est possible de retenir les suivantes : le temps du calendrier (référence inexorable), les rythmes culturels des peuples (périodes religieuses...), les rythmes psychologiques (individuels et collectifs), les délais (prévisions, fabrication, transport, transmissions...), les opportunités, etc. S'y ajoutent les notions de simultanéité, de répétitivité, d'accélération, de ralentissement, de succession, de coupures... qui se réfèrent toutes au temps.

Entre la chronologie standardisée des horloges et la durée propre à toute conscience individuelle, le temps se présente donc comme une multiplicité ambivalente et non comme une unité clairement saisissable.

1.2.- L'horizon temporel.

*« L'horizon temporel est la distance à laquelle porte notre vision dans le futur ou dans le passé, la durée que notre attention nous permet d'explorer. Il varie de façon considérable d'une société à l'autre, entre les individus, et selon les périodes de la vie. »*⁵

Dans les sociétés primitives, l'horizon temporel pouvait remonter loin dans le passé, mais restait court en direction de l'avenir. Tout vient de l'idée que l'on s'y faisait du temps. Pour penser le futur, il faut d'abord croire à son existence. Or, les primitifs ressentaient le temps comme circulaire et pensaient que le passé ne pouvait que se répéter. Explorer le passé et le projeter devant soi leur suffisait en guise de prévision.

Ce qui caractérise aujourd'hui la civilisation occidentale, c'est le basculement de l'horizon temporel vers le futur aux dépens du passé. Les américains ont été des précurseurs. Ce sont eux qui ont introduit le planning, la prévision, les scénarios. Sans ces travaux de planification, le débarquement des alliés en 1944 ou la conquête de la lune en 1969 n'auraient pas été possibles.

⁴ Alain, *Eléments de philosophie.*

⁵ J-L Servan-schreiber, *L'art du temps*, Marabout.

Par ailleurs, les grandes idéologies « progressistes » de notre siècle ont cru qu'il était possible de briser l'horizon temporel d'un peuple. Pour « faire table rase » du passé, et au nom de l'avenir, elles ont ainsi parfois causé des millions de morts, tels les massacres perpétrés au Cambodge par les Khmers rouges.

D'un point de vue individuel, on observe également des tempéraments très différents, des prédispositions en faveur de l'une ou l'autre direction de l'horizon temporel. Pour en améliorer la perception, il faut l'enrichir dans ses deux directions : mieux explorer le passé car il renferme les explications des difficultés présentes, et s'attacher à améliorer la relation avec le futur immédiat ou plus lointain.

Dans son rapport au temps, le stratège doit avoir une juste perception de l'horizon temporel, car sa perspective, sa « profondeur de champ », doivent être les plus larges possible à la fois vers le passé et vers le futur. Mais il doit aussi posséder l'expérience de la durée qu'il faut pour exécuter ses plans, et percevoir les délais qui vont de quelques secondes dans les réponses du niveau tactique à plusieurs mois pour la préparation de vastes opérations. Evoquant les raisons de son succès à Austerlitz, Napoléon prétendait que lui, à la différence de ses adversaires, comprenait la valeur d'une minute. Mais il pensait aussi à la chronologie, au « timing », c'est à dire à la capacité d'ordonner, de synchroniser les actions de ses unités pour obtenir une efficacité maximale.

Autrefois la bataille était brève et constituait un moment paroxystique. Elle durait quelques heures, une journée, au plus quelques jours comme à Leipzig⁶. Jusqu'au XIX^{ème} siècle, la stratégie opérationnelle s'inscrivait dans un temps court, et il importait de remporter le succès le plus tôt possible. Depuis la première guerre mondiale, la stratégie opérationnelle ne parvient plus toujours à emporter rapidement la décision. Elle doit s'inscrire dans le long terme, en prenant en compte les dimensions et les contraintes logistiques, économiques et techniques. De nature désormais permanente, la stratégie devient aussi l'art de préparer la guerre, en débordant de sa sphère opérationnelle primitive.

L'époque du cheval ou des flottes de galères construites en moins d'un an est révolue. Or on constate qu'il est difficile aujourd'hui de travailler au delà de l'année budgétaire. La remise en cause perpétuelle des diverses lois programmations militaires n'est guère compatible avec les exigences de conception et de réalisation des systèmes d'armes modernes. Une telle attitude s'apparente en réalité à un refus caractérisé du long terme.

Afin de garantir une nécessaire cohérence, les réflexions et les propositions du stratège ne pourront s'inscrire que dans une perspective complète et continue du temps, couvrant la totalité de l'horizon temporel.

1.3.- Le temps est « l'affaire » du stratège.

« Le chef est celui qui réussit ses calculs de temps. »

Malgré les expériences que nous en faisons à chaque instant, le temps nous apparaît comme ce qui nous échappe à jamais. Prendre conscience du temps, c'est en quelque sorte constater l'impuissance de l'homme condamné à subir le temps.

⁶ Leipzig ou bataille des Nations, 16 au 18 octobre 1813.

« *Je ne suis pas maître du temps, mais le temps est maître de moi.* »⁷ Le temps apparaît dès lors comme un ennemi, non comme un allié. Pour autant, cette constatation ne doit pas condamner le stratège à subir la loi du temps. Une telle abdication ne serait pas acceptable.

Dans une vie faite d'action, le temps joue le rôle d'une ressource qu'il faut savoir gérer. La réflexion philosophique, évoquée précédemment, ne saurait être négligée par l'homme d'action, car il existe un lien indissoluble entre le temps et l'action. L'action s'inscrit par essence dans le temps. De même que l'espace, le temps doit être considéré comme un cadre dans lequel les événements viennent prendre place. « *La stratégie a toujours été l'art d'harmoniser l'action de ses forces et de ses moyens dans l'espace et dans le temps.* » (F.-O. Miksche)

A ce titre, l'un des intérêts de la simulation, par exemple dans le cadre des travaux de planification, est précisément de permettre de valider les options retenues au « crible » du temps.

L'échec de l'opération « Barbarossa » démontre la nécessité pour le stratège d'intégrer le facteur temps dans l'élaboration et la mise en oeuvre de ses plans stratégiques.

Fin 1940, Hitler décide d'envahir et de briser l'URSS par une campagne éclair. L'examen du calendrier de cette opération montre que la date de déclenchement repoussée du 15 mai au 22 juin 1941 en raison notamment de l'indisponibilité d'une partie des blindés engagés en Grèce, réduit de plus de quatre semaines la période propice aux opérations avant le début de l'hiver. De nombreuses semaines sont de nouveau perdues au cours de l'été pour fixer la conduite à tenir dans la suite des opérations. La reprise de l'avancée est finalement décidée le 30 septembre, alors qu'elle aurait pu se faire à la mi-juillet : plus de deux mois ont encore été perdus.

Pour ce qui est de l'utilisation des moyens, le plan est conçu comme un *blitzkrieg*, d'une durée par nature limitée. Or Hitler fait le choix d'une stratégie opérationnelle qui n'exploite pas toutes les capacités de ses unités de blindés. Il opte pour une coopération des groupes de panzers avec les corps d'infanterie et des manoeuvres d'encercllements limités et successifs, plutôt que pour une percée de ses blindés, aussi rapide et profonde que possible, solution préconisée par Guderian.

L'incapacité à maîtriser le calendrier des opérations, l'absence de cohérence entre les moyens mis en oeuvre et la nécessaire rapidité des opérations, obligent l'armée allemande, mal préparée, à affronter une campagne hivernale, et conduisent à l'enlèvement sur le front de l'est. Les conséquences de cet échec à l'est seront déterminantes dans la défaite finale.

« *Faire la guerre, c'est réfléchir, c'est combiner des idées (...) la stratégie combine le temps, les lieux, les moyens, les divers intérêts...* », ainsi s'exprime Joly de Maizeroy. Le temps doit constituer pour le stratège une préoccupation majeure et constante, d'autant plus qu'il est d'une importance capitale dans tout processus décisionnel, notamment s'il s'agit d'une décision qui lance concrètement l'action. « *Il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif et le chef d'oeuvre de la bonne conduite est de connaître et de choisir ce moment.* », disait le Cardinal de Retz.

⁷ Marcel Conche, Temps et destin, P.U.F.

Pour le stratège, la maîtrise complémentaire de l'instant et de la durée est une double exigence, qui doit s'inscrire dans une démarche générale vers une véritable compréhension du temps.

2.- Le stratège et la maîtrise du temps

2.1.- La compréhension du temps.

L'appréciation des possibilités et des conséquences du temps sous tous ses aspects est la condition indispensable de tout raisonnement stratégique comme de toute décision d'action. « *Celui qui travaille et agit hors du temps, celui-là fait le péché contre l'esprit.* », a dit le général Perré. (C'est bien souvent le péché du technocrate.) Il est important d'avoir la connaissance du temps, de son temps propre et de celui des autres, de son peuple et de ses adversaires.

Dans la Rome antique, la tradition imposait de refermer les portes de la guerre, à la fin de chaque conflit, pour clôturer l'ère du dieu Mars. La cérémonie se tenait au petit sanctuaire de Janus, dieu à deux faces, détenteur de la science du passé et de l'avenir. Cette tradition marquait la nécessité d'une réflexion stratégique devenue nécessaire pour analyser d'une part la situation actuelle, et d'autre part les nouveaux enjeux et les menaces futures.

A propos de l'indispensable évolution de la pensée stratégique, Charles Millon, ministre de la défense, déclarait : « *La réflexion stratégique doit aujourd'hui concilier trois impératifs. Le premier impératif, c'est d'éviter de prendre la tendance pour le futur. Ne soyons pas dupes des projections que nous savons faire! Nos archives d'études prospectives sont pleines d'analyses sur « l'URSS en 2010 » ou « le Pacte de Varsovie en 2050 ». Le deuxième impératif, c'est d'apprendre à penser les ruptures. Autant nous savons imaginer la continuité, autant ce type de pensée nous demeure encore étranger(...). Le troisième impératif, c'est d'anticiper.* »⁸ Le temps est bien au coeur de ces recommandations, qui confirment l'impérieuse nécessité de placer le temps au coeur des préoccupations du stratège.

La compréhension du temps de « l'Autre »

La stratégie naît de la présence de « l'Autre », qui peut aller de l'individu (chef d'Etat, chef militaire, chef révolutionnaire...) à un Etat, voire une coalition. Il ne s'agit pas nécessairement d'un adversaire désigné, mais sa prise en compte dans le raisonnement stratégique est indispensable.

Le temps de la stratégie, c'est donc aussi le temps de « l'Autre », car dans le domaine stratégique, la prise en compte de l'altérité est essentielle. La notion de durée peut, par exemple, selon la nature de l'adversaire, sa culture, être perçue par le stratège comme une contrainte ou au contraire comme une ressource. « *Ainsi, l'Orient, au contraire de l'Occident, vit le temps moins comme un flux homogène que comme une succession de moments, certains favorables, d'autres défavorables. L'attente des moments favorables étant soutenue par une éthique de la patience.* »⁹ Pendant les guerres d'Indochine et du Vietnam, ce sont deux perceptions et conceptions culturelles du temps qui se sont affrontées. Un proverbe chinois

⁸ Charles Millon, L'indispensable évolution de la pensée stratégique, colloque « Guerre et Paix au XXIème siècle », décembre 1995.

⁹ La pensée stratégique, Pascal Reyssset et Thierry Widemann, Que sais-je?, n°3245, PUF.

rappelle à ce propos que « *Pour les hommes, c'est le temps qui passe ; pour le temps, ce sont les hommes qui passent.* »

Le temps est bien une réalité culturelle, liée à l'histoire des civilisations. En particulier, la façon dont un peuple se représente le temps est fondamentalement tributaire de la langue, du type de calendrier adopté ou des événements fondateurs retenus pour ponctuer son histoire. Le temps apparaît de nouveau comme essentiellement subjectif, mais rapporté à une représentation collective, et non plus individuelle.

« *Chacun, dès sa naissance, est si bien accoutumé à l'image du temps partout acceptée autour de lui, qu'il ne saurait même imaginer qu'une autre à d'autres semble aussi naturelle et allant de soi que la sienne apparaît à lui-même (...) Il ignore que chaque culture se ressent d'une représentation particulière de la succession historique et que sa propre conception du monde, son univers moral, peut-être les règles pratiques de sa conduite quotidienne, s'en trouvent insidieusement, lointainement modifiés.* »¹⁰

Il est primordial de ne pas limiter l'étude sur le temps à son propre contexte culturel, mais de l'étendre à celui de l'adversaire potentiel ou réel, simple ou multiple. Le stratège doit mener sa réflexion en évitant de croire que le monde est homogène naturellement.

2.2.- Le présent conçu comme un « pont jeté entre le passé et le futur ».¹¹

Le passé

Le passé représente le temps écoulé et possède de multiples fonctions, tant dans le psychisme individuel que dans la mémoire collective. Loin d'être un simple réservoir, il est profondément utile à la vie et permet à l'homme de s'orienter lucidement dans l'existence. Se tourner vers son propre passé, ou vers celui de l'humanité, permet de mieux s'identifier et de mieux comprendre le présent. Que serait un peuple qui oublierait son passé, son histoire ? Ce serait un peuple affaibli, coupé de ses racines et de ses actes, de ce qu'il a fait, mais aussi de ce qu'il pourrait à l'avenir réaliser. Il existe ce qu'il est possible d'appeler un « bon usage » du passé, chez l'individu comme pour un peuple. Le passé devient alors un capital, au présent et pour l'avenir. « *Vivre, c'est changer du temps en expérience.* »¹²

Le passé, dont l'homme fait l'instrument de son action, donne sens au présent. Il est ainsi possible d'évoquer le sens de l'histoire : *la flèche du temps* aurait non seulement une direction, mais aussi une signification. Il n'est possible de comprendre le verdict du passé qu'à la condition d'être, selon Nietzsche, « *les architectes de l'avenir et les connaisseurs du présent* ».

Les deux métaphores que sont *la flèche du temps* et *le cycle du temps*, décrites par le Colonel David Jablonsky¹³, permettent d'éclairer le cours des relations internationales et les rapports de force qu'elles sous-tendent. Cette ambivalence du

¹⁰ Roger Caillois, « Temps circulaire, temps rectiligne », in *Obliques*.

¹¹ Bergson

¹² Caleb Gattegno, philosophe et linguiste.

¹³ *Time's Arrow, Time's Cycle : Metaphors for a Period of Transition*, David Jablonsky, Parameters, Winter 1997-98. Le Colonel D. Jablonsky est professeur et spécialiste des affaires de sécurité nationale au département de sécurité nationale et de stratégie à l'US Army War College.

temps et la tension qui existe entre ces deux conceptions traduisent l'interaction entre changement et continuité qui caractérise ces mêmes relations.

Hegel soutient, quant à lui, « *qu'on ne peut tirer aucune leçon de l'histoire, c'est l'unique leçon que l'on puisse en retenir* ». L'histoire ne nous dicte et ne nous enseigne rien, car rien ne se répète. Ainsi l'avenir, comme suite d'événements, ne peut être connu d'avance. Faut-il pour autant s'attendre à tout ?

Le futur

« *Il est inexcusable de n'avoir pas prévu et de n'avoir pas prévenu les conjonctures dans lesquelles on ne peut plus faire que des fautes.* »¹⁴ Le futur incarne la liberté et le pouvoir de l'homme. Il existe ainsi un « bon usage » du futur dans le cadre d'un projet. « *Prévoir consiste à projeter dans l'avenir ce qu'on a perçu dans le passé, ou à se représenter pour plus tard un nouvel assemblage, dans un autre ordre, des éléments déjà perçus.* »¹⁵

Ce besoin de connaître l'avenir n'est pas simplement un fantasme de la modernité. Dès l'apparition et la constitution des premières sociétés humaines, la nécessité de penser et de connaître le futur, a conduit les uns à interroger les oracles, les autres à s'en remettre aux pratiques divinatoires ou astrologiques. Les plus hauts personnages de l'Etat se sont souvent entourés de « conseillers » transformés en voyants pour l'occasion.¹⁶

C'est au présent que s'inscrivent la réflexion et l'action du stratège, mais avec la perception aigüe d'un présent « *riche du passé retenu et gros du futur qui s'annonce* »¹⁷.

2.3.- La conjugaison des principes et de la prospective.

Le stratège doit s'efforcer de maîtriser le temps en conjuguant à la fois la maîtrise du passé (les principes) et la maîtrise du futur (la prospective) : « *L'homme de l'avenir est celui qui aura la plus longue mémoire.* » (Nietzsche)

La maîtrise du passé : les principes

Les principes se présentent comme les fondements et les invariants de la stratégie militaire, quels que soient l'époque, le lieu et les moyens utilisés. Ce sont des principes permanents, vrais pour le passé, le présent et le futur. C'est en ce sens que les généraux autrichiens battus par Bonaparte en 1796, déclaraient avec étonnement : « *Il n'est pas possible de méconnaître comme ce Bonaparte les principes les plus élémentaires de l'art de la guerre.* »¹⁸ Ces principes font tous référence au temps et sont communément fixés de la sorte :

- la concentration des efforts : expression de la volonté du stratège, elle est une accumulation des moyens dans l'espace et dans le temps pour réaliser localement une supériorité décisive.

- la liberté d'action : au contraire de l'idée de concentration qui entraîne celle de réduction, le principe de liberté d'action consiste à combattre là où on l'on veut et

¹⁴ Cardinal de Retz, Mémoires II.

¹⁵ Bergson, l'évolution créatrice, p. 6, Alcan.

¹⁶ Citons entre autres l'exemple de Catherine de Médicis et de Nostradamus.

¹⁷ Marcel Conche, dans le temps, une approche philosophique sous la direction de F. Busnel, ellipses.

¹⁸ Foch, Principes de la guerre.

quand on le veut, et conduit à une forme d'extension du conflit dans l'espace et dans le temps.

- l'économie des forces : il s'agit de monter les forces en un système dynamique, adaptable et donc susceptible d'évoluer dans le temps. C'est par ce principe que l'on réalise le choix entre la concentration et la dispersion.

La bonne assimilation des principes constitue l'un des fondements de la créativité, à condition de ne pas les considérer comme de simples procédés ou des recettes, et de prendre en compte le fait que chaque problème posé est spécifique et que chacune des solutions doit être adaptée, réaliste et inventive. « *La guerre est le domaine de l'incertitude.* » (Clausewitz) La créativité est alors la seule attitude qui puisse prendre en compte cette mouvance de l'action guerrière.

Au coeur de la culture militaire, les principes expriment la recherche permanente du sens et favorisent l'ouverture à la vision prospective. « *C'est à la lumière des principes que la vision prospective peut s'éclairer et prendre tout son sens.* »¹⁹

La maîtrise du futur : la prospective

Le terme de prospective est bien souvent dévié du sens originel défini par ses créateurs, dont Gaston Berger : « *Construire le présent à partir du futur au lieu de le considérer comme une sécrétion du passé.* » La prospective n'est ni prévision, ni prédiction, ni futurologie, ni moins encore fiction. Elle est essentiellement « *Prise de conscience exacte du temps dans les décisions et les choix du présent...* »²⁰

La démarche prospective privilégie la recherche du sens et de l'orientation à retenir pour une action envisagée. Elle cherche à corriger la part d'utopie qu'il y a dans un projet, ou du moins à l'encadrer et à lui donner la mesure du temps. Elle refuse aussi bien l'attitude conservatrice qui freine l'évolution, que l'attitude révolutionnaire qui privilégie la rupture.

La prospective garantit la cohérence des objectifs du long terme avec les décisions et les directives du présent, en intégrant le temps immédiat et la vision de l'avenir. Elle s'attache à mettre en évidence les inadéquations de certains choix ou de certaines décisions, quitte à les remettre en cause. Le décideur doit être en mesure d'assumer cette « totalité » du temps, en considérant la prospective comme un outil, une aide pour faire ses choix et établir ses propositions. Il ne saurait être question d'en disposer comme une méthode absolue.

La prospective doit être appréhendée comme une méthode de pensée et de travail pour tenter de mieux cerner les évolutions et formuler des propositions aussi justes, pertinentes et adaptées que possible.

Au présent

La maîtrise du présent consiste à savoir conjuguer les principes du passé et la vision prospective. « *Cette véritable focalisation du passé et de l'avenir dans le présent constitue le coeur et la complexité de la démarche stratégique.* »²¹ Le stratège s'inspire des principes permanents de la guerre. Sa démarche, créative et pragmatique, s'inscrit comme une approche de la maîtrise du temps, refusant à la fois la planification systématique et l'improvisation intuitive.

¹⁹ Général Fiévet, De la Stratégie, l'expérience militaire au service de l'entreprise, InterEditions.

²⁰ VAE Guy Labouëric, Stratégie, réflexions et variations, Addim.

²¹ Général Fiévet, De la stratégie, l'expérience militaire au service de l'entreprise, InterEditions.

Le passé constitue le savoir du stratège et lui permet, devant le futur, d'explorer le champ des possibles, de les évaluer, de les sélectionner, en excluant les plus improbables, et surtout de les hiérarchiser, fondant ainsi rationnellement le présent de la décision. Il s'agit de faire le choix de l'action la plus adaptée à une réalité. Pourtant malgré la tentative de rationalisation du passé par l'existence et le bon ajustement conjoncturel des principes, et de rationalisation du futur pour tenter de réduire la part du hasard et de l'aléatoire, la décision comporte toujours une part de risque et d'incertain.

L'ensemble de ces considérations doivent inspirer et guider la réflexion du stratège. Qu'en est-il maintenant dans le domaine de l'action ?

3.- Le temps et la violence.

« Il y a un rapport de nature entre le Temps et la Violence. »

3.1.- Le temps, élément de sécurité.

Chaque individu, chaque groupe humain ou chaque société a son temps propre. Ralentir ou au contraire forcer ce temps, ce rythme, se traduit par une violence que l'on inflige à « l'Autre ». On l'observe dans des manifestations telles que la révolution en tant qu'essai d'accélération de l'histoire, ou les intégrismes de toutes sortes qui tentent au contraire de la retarder.

« Le temps est l'un des composants de base de la sécurité de chacun. Il y a dans chaque être vivant et pensant, individuel et collectif, un ensemble de rythmes, physiologiques, biologiques, culturels, de succession des moments, des délais, des durées, des espérances... qui privilégient chez la plupart des hommes une disposition à la routine, à refaire ce que l'on a fait ou vu (...) attitudes qui ont toutes pour corollaires une tendance à l'immobilisme, une difficulté à faire face à l'imprévu, un délai d'adaptation assez long à tout changement brutal de rythmes... »²²

Si l'on inscrit la stratégie dans le cadre d'une politique de sécurité, destinée à faire vivre les siens face à l'hostilité de « l'Autre », il apparaît indispensable de prendre en compte cette forme de violence que peut être le temps.

3.2.- Incertitude, foudroyance et surprise.

Dans le domaine de la stratégie en tant que *dialectique des volontés et des intelligences en milieu conflictuel*, l'être humain, confronté en permanence avec le temps, mais aussi l'angoisse, est au cœur de la rencontre antagoniste et de l'affrontement.

« C'est cette immersion dans le temps qui fait de ce dernier l'un des points constants où l'on peut atteindre l'homme où qu'il soit, sous les formes les plus variables, de façon à déstabiliser son effort permanent vers la sécurité, sa régularité rythmique, ses prévisions sereines, son espérance du lendemain. On peut jouer ici sur de multiples claviers, c'est toujours le temps qui est en jeu. »²³

L'angoisse et le temps sont deux données où peuvent s'enraciner de véritables principes de la guerre :

²² VAE Guy Labouërie, Stratégie, réflexions et variations, Addim.

²³ VAE Guy Labouërie, Stratégie, réflexions et variations, Addim.

- le principe d'incertitude est destiné à faire monter le doute, le trouble, la peur chez le combattant, les chefs et dans la population, avec pour finalité d'abattre la volonté de « l'Autre » et de le paralyser.

- le principe de foudroyance, tel que l'a défini l'amiral Labouërie, a pour but, non de tout détruire, mais plutôt de briser les rythmes de « l'Autre » dans ses diverses activités, de façon à le tenir en retard permanent sur l'action. Il recherche la convergence des efforts dans le temps et dans l'espace pour briser toute tentative de l'adversaire de reprendre l'avantage et l'initiative, ou de reconstituer ses forces.

Dans son traité sur l'art de la guerre, Sun Zi développe le principe de l'effet de surprise : « *Attaquez l'ennemi là où il n'est pas préparé, en surgissant lorsqu'il ne vous attend point.* » (article 1), « *Un ennemi surpris est à demi vaincu.* » (article 7). La recherche et la réalisation de l'effet de surprise peuvent s'exercer dans de nombreux domaines que sont le terrain, l'emploi d'armes ou de techniques nouvelles, la manoeuvre et bien sûr le choix du moment.

Dans le domaine de la stratégie opérationnelle, la bonne maîtrise du temps exige d'imposer le rythme des opérations à l'adversaire, par l'alternance de phases d'engagement intense et de calme relatif. La campagne d'Alsace conduite en 1674 par le maréchal de Turenne contre la coalition illustre parfaitement cette capacité à maîtriser l'instant, le moment décisif, mais aussi la durée pour déployer ses forces et intégrer le besoin de leur soutien logistique.

Ainsi en juin 1674, la bataille de Sinzheim démontre la capacité de Turenne à exploiter la célérité et la surprise. Avec une petite armée sans aucun soutien, il passe à l'offensive face à un adversaire bien supérieur, mais qu'il surprend par son initiative et la rapidité du mouvement de ses troupes. Plus tard au cours de l'hiver, alors que les coalisés convaincus qu'il va prendre ses quartiers d'hiver, décident d'en faire autant, il met un nouveau plan à exécution. En anticipant l'accord du roi pour cette opération, il regroupe et renforce son armée rapidement et contourne les Vosges par le sud sous la neige. Il a le souci d'intégrer les besoins en approvisionnement de ses troupes et de préparer leur ravitaillement sur le trajet. Le 5 janvier 1675, il défait les impériaux surpris à Turckheim.

Dans un premier temps, Turenne sait imposer son rythme à l'adversaire en exploitant la surprise et la rapidité, et en acceptant l'absence de soutien logistique long à mettre en place. Puis il prépare minutieusement une opération de longue durée avec l'appui d'une logistique lourde, mais là encore il tire profit de l'effet de surprise par une attaque en pleine hiver et une manoeuvre audacieuse.

3.3.- L'arme aérienne et la conquête du temps.

La force, lorsqu'elle est appliquée rapidement et brutalement, peut avoir des effets à la fois physiques et psychologiques. Au contraire, ces effets se dissipent si elle est employée graduellement. Le choc physique est produit par la puissance de feu dont on dispose grâce à des forces blindées, à l'artillerie ou aux avions d'assaut. Un bombardier moderne peut larguer et concentrer plusieurs tonnes de bombes sur une zone de dimensions très réduites. Mais la puissance aérienne présente surtout la redoutable capacité de produire des effets psychologiques grâce à la vitesse et à l'ubiquité de l'avion : « *L'arme aérienne a la capacité d'augmenter dramatiquement*

le « tempo » des opérations de combat. »²⁴ On constate que la vitesse de progression des forces terrestres n'a pas fondamentalement changé depuis des siècles en dépit des divers progrès techniques. Par contre l'arme aérienne a permis d'augmenter la vitesse de mouvement de plusieurs ordres de grandeur. On retrouve ici les principes de surprise et de foudroyance qui engendrent chez l'adversaire la confusion et la désorientation.

La théorie du Colonel John Boyd de l'US Air Force sur la boucle *observation-orientation-décision-action (OODA)* repose sur l'axiome que l'accélération des divers processus mis en oeuvre est un élément décisif dans le cours de la guerre par suite de l'énorme tension psychologique qu'elle produit chez l'ennemi. *Ce modèle de décision stratégique met l'accent sur les dimensions morales et mentales du conflit (...) Il recommande de maximiser la friction chez l'ennemi par une combinaison d'actions variées effectuées avec la plus grande rapidité, qui doivent rendre l'ennemi incapable d'agir.*²⁵

L'emploi de l'arme atomique contre les villes d'Hiroshima et de Nagasaki s'est traduit par une destruction immédiate et fulgurante. Les ravages causés par le souffle de l'explosion et les radiations ont été terribles, mais c'est « l'instantanéité » de la frappe qui a abattu la volonté et la détermination du peuple japonais.

L'inadéquation souvent constatée de l'arme aérienne au conflit de faible intensité ou de type guérilla conforte cette théorie. L'emploi de l'arme aérienne se prête mal à une guerre prolongée, où l'obtention rapide d'une victoire militaire est exclue, comme ce fût par exemple le cas pendant la guerre du Vietnam. L'impact psychologique qu'apporte l'arme aérienne perd de sa vigueur, si celle-ci n'a pas la possibilité de brusquer le temps et de « bousculer » le cours des opérations.

La surprise et la foudroyance que l'arme aérienne est susceptible de produire en font un vecteur particulièrement efficace, lorsqu'il s'agit d'exploiter de façon optimale cette forme de violence que constitue la conquête du temps.

Dans le domaine stratégique, les recherches, les études ou les hypothèses qui sont faites, ne font pas en règle générale suffisamment référence au temps. Le facteur temps est rarement pris en compte de manière spécifique, avec l'attention et l'importance qu'il mérite.

Il serait sans doute intéressant de souvent s'interroger sur la nature du temps dans lequel se situent notre réflexion et notre action. Ainsi que nous l'avons vu précédemment, toute stratégie se déroule dans le temps. Mais alors que la stratégie se remémore et anticipe, la décision doit être prise dans l'instant, par nature fugitif. Ainsi il serait possible d'opposer à un temps *tactique* qui se déroule dans une durée continue faite d'actions qui se succèdent, un temps *stratégique* qui se déroule dans une durée discontinue que ponctuent quelques décisions majeures.

Enfin, il est essentiel de « réhabiliter » notre conception de la stratégie, en ne se contentant pas d'une approche historique, brillante, mais par trop passéiste. Pour lui redonner toute sa perspective et tout son sens, rappelons nous que la stratégie doit être tournée vers l'avenir. L'exercice est difficile, risqué, illusoire selon certains, mais nous serions coupables de négliger l'importance et la valeur de *la vision stratégique*.

²⁴ Colonel Philipp S. Meilinger (USAF), 10 propositions concernant l'arme aérienne, *Airpower Journal*, printemps 1996.

²⁵ Hervé Coutau-Bégarie, les théoriciens de la paralysie stratégique, *Introduction à la stratégie*, 3. Stratégies particulières.

BIBLIOGRAPHIE

Gérard Chaliand, *Anthologie mondiale de la stratégie*, Bouquins, Robert Laffont, 1990.

Pascal Reyssset et Thierry Widemann, *La pensée stratégique*, Que sais-je ?, PUF, 3245.

Général (CR) Gil Fiévet, *De la stratégie, l'expérience militaire au service de l'entreprise*, InterEditions, 1993.

Général (CR) Gil Fiévet, *De la stratégie militaire à la stratégie d'entreprise*, InterEditions, 1992.

Vice-amiral d'escadre Guy Labouérie, *Stratégie, Réflexions et Variations*, Esprit de Défense, Addim, 1992.

Vice-amiral d'escadre Guy Labouérie, *Défense et Océans*, Esprit de Défense, Addim, 1994.

Jean-Louis Servan-Schreiber, *L'art du temps*, Marabout, 1993.

Sun Zi, *L'art de la guerre*, Bibliothèque Stratégique, Economica, Février 1995.

Valérie Niquet, *Deux commentaires de Sun Zi*, Bibliothèque Stratégique, Economica, 1994.

Hervé Coutau-Bégarie, *Introduction à la stratégie, 1. Stratégie générale (1er et 2ème fascicules)*, CID 1997-98.

Hervé Coutau-Bégarie, *Introduction à la stratégie, 3. Stratégies particulières*, CID 1997-98.